



La greve

La greve

à Patrick Powers

LA GREVE (strike)
de Greta Hoffmann Nemiroff



Voici ce qu'elle aime : les petites haies d'arbustes, le vin blanc, le sucre à la crème, Mozart, les émigré-e-s, l'amitié, Emma Goldman, les romans compliqués et interminables, le blues des femmes en colère, les intérieurs méticuleusement arrangés, les angles arrondis des petits enfants. Et beaucoup, beaucoup plus encore.

Voici ce qu'elle déteste : le décor-motel, la télé, la bière, le fast food, le rock-punk-et-new wave, les tissus synthétiques, l'interprétation mâle du monde, le machisme politique et intellectuel. Et beaucoup, beaucoup plus encore.

Sa famille a ses racines dans cette bourgeoisie montante de l'Europe centrale du siècle dernier. Mais c'est bien avant l'holocauste, et bien avant sa naissance à elle que ses parents sont venus s'établir à Montréal. Elle conserve d'ailleurs une nostalgie toujours vivace pour la Vienne fin-de-siècle, sans se faire d'illusions pour autant sur la corruption qui y régnait. Les matières qu'elle préfère : le reflet de l'argent sur le bois poli, la porcelaine fine, les draps à dentelle et les mets minutieusement préparés.

Elle est membre d'un syndicat qui lui fait partie d'un regroupement représentant 300 000 travailleurs et travailleuses des services publics. Cette alliance se mobilise pour des grèves et s'appelle le Front commun. Elle enseigne Shakespeare et dirige son département, mais on la définit politiquement comme partageant les intérêts de personnes dont l'existence est floue pour elle. Bien sûr, elle peut les voir en train de promener leurs vadrouilles trop grandes dans les couloirs des institutions, mais il n'y a aucune communication d'un bord comme de l'autre. Leurs unions locales, sont séparées et ne se rejoignent qu'au niveau des exécutifs. C'est d'ailleurs une des choses qui la rendent méfiante vis-à-vis son syndicat : il réfléchit comme un miroir la structure hiérarchique de son adversaire, le gouvernement. Elle soupçonne également les

grands chefs syndicaux d'être de connivence avec le gouvernement et de mettre la priorité sur la question nationale. C'est l'appui des syndicats qui a permis l'arrivée au pouvoir du gouvernement actuel, et maintenant le gouvernement se retourne contre les syndicats. N'est-ce pas là la preuve ultime que l'État est l'ennemi du peuple ? insiste-t-elle auprès de ses collègues syndiqués. On sourit avec indulgence devant ses « excès », et elle se réfugie régulièrement dans le silence.

À l'automne, elle retrouve le travail après un été fort productif. Elle a cultivé quantité de fleurs et de légumes, elle a lu avec avidité, elle a terminé un roman et rédigé un joli essai littéraire. Réunion départementale : Mike, le vice-président de son syndicat, annonce l'imminence d'une grève. Le gouvernement a profité des mois d'été pour adopter des lois qui rendent les grèves illégales. Il promène sur l'assemblée ses yeux bleus et brillants. Personne ne répond à l'intensité de son regard ; peut-être espère-t-on éloigner l'inévitable par le silence. Elle regarde la lumière du matin dorer les aimables contours de son visage et lui sourit avec affection.

C'est une année de grèves parce que les conventions collectives de l'enseignement et du secteur public sont expirées. Les feuilles tombent, puis c'est la première neige et Mike ne cesse d'entonner le même refrain à chaque réunion hebdomadaire : la grève est proche. Les boîtes aux lettres des professeur-e-s s'emplissent de documents syndicaux détaillés et compliqués. Par un froid matin de novembre, ils et elles font grève pour appuyer les gens du secteur hospitalier. Par représailles, certains chèques de paie seront diminués. Le sien arrive intact et elle ne dit rien. Pourquoi retourner de l'argent à ses oppresseurs ?

Quelques jours avant les vacances de Noël, le gouvernement adopte un texte de loi passablement volumineux. Si volumineux qu'en fait, il faudrait deux ans pour que puissent se dérouler les trois lectures requises en chambre. Ce projet de loi comprend 700 documents, en tout 80 000 pages. Comme le gouvernement détient la majorité à l'Assemblée nationale, la loi passe sans aucune lecture. Il semble que cette législation, non seulement va détériorer le système d'éducation, mais en plus va entraîner la disparition de milliers d'emplois et d'énormes baisses de salaires. Pas plus tard que le lendemain, les députés se votent, eux, une hausse de salaire. Le public ne se scandalise qu'à peine.

Quand elle retourne au travail, elle apprend que d'autres syndicats ont négocié avec le gouvernement. Le Front commun s'effrite et se réduit maintenant à 80 000 enseignant-e-s. Les deux syndicats qui regroupent les enseignant-e-s à travers la province devront lutter seuls, annonce Mike à ses collègues toujours silencieux-euses ; il y aura une grève à coup sûr dans les semaines qui suivent.

Il faut dire aussi qu'elle appartient à une minorité linguistique plutôt impopulaire dans la province. C'est dû aux caprices de l'immigration : à l'époque où ses parents sont arrivés ici, l'«espèce» à laquelle ils appartenaient n'était pas acceptée par la majorité. Mais il y a une belle lurette qu'elle a appris à composer avec son statut de minoritaire. «But what about us ?», criait-elle au milieu des rires en troisième année, quand son côté perdait lors de ces votes collectifs tant prises dans les écoles privées libérales.

Dernière réunion syndicale avant la grève. Mike donne son compte-rendu et se rassoit en hochant silencieusement la tête devant ses collègues qui, enfin poussé-e-s à s'exprimer, prennent position. La plupart s'engagent, mais sans grande conviction. Ils et elles savent qu'au sein de leur propre syndicat, la majorité des gens accordent plus de valeur au nationalisme qu'aux droits civils. Petite enclave linguistique menacée, perdue dans un immense continent anglophone, la majorité québécoise a peur de se faire rayer de la carte, que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur. Elle s'anime au cours de la réunion, et hausse même la voix pour dire qu'elle sortira sa pancarte mais sans enthousiasme. Elle déteste toute forme de nationalisme, mis à part un certain esprit de quartier qui survit encore. Ses collègues sourient avec indulgence et fatalisme. La planification des tâches vient dissiper les doutes : on organise une chaîne téléphonique et on distribue les horaires de piquetage. Cette efficacité vient réaffirmer l'exceptionnel «esprit de corps» du groupe, sa capacité à surmonter une incrédulité profonde. En sortant, elle sourit à Mike... pour l'assurer qu'elle fera de son mieux.

Il fait très froid en ce février de grève. On s'emmitoufle soigneusement, on saute sur place pour ne pas geler, on se réfugie parfois dans une entrée chauffée et on se réchauffe avec la soupe, le café et les bagels que distribue à intervalles réguliers la camionnette syndicale. Les dépêches syndicales que l'on se passe à la ronde sont lues comme paroles d'évangiles. Les chauffeurs des camionnettes colportent les nouvelles des autres lignes de piquetage. Les rumeurs sur d'éventuels scabs foisonnent. Un jour, elle a tellement froid qu'elle sent presque l'empreinte de ses os à l'intérieur de sa chair ; impossible de se réchauffer jusqu'au «shift» du lendemain. À travers les portes vitrées de l'édifice, elle devine la silhouette des boss qui, de leur nid douillet et «institutionnel», semblent lorgner les grévistes. Un autre jour, elle empêche deux personnes d'entrer dans l'école, en interrompant tout simplement son corps pas très brave de femme vieillissante... à moins que ce soient ses paroles. Les journées froides collent ensemble comme des pastilles collées les

unes aux autres au fond d'une grande poche poussiéreuse. L'ennui paralyse la ligne de piquetage. Histoires intimes et farces de newfies ont déjà été racontées. Il y a bien cette fois où le prof d'arts plastiques la plonge dans le ravissement avec ses histoires de contes de fées irlandais. Sa belle voix d'Irlandais étire le mot «faaaaeeries» tandis que ses yeux s'agrandissent. Au fil des jours les pancartes se détériorent et deviennent illisibles.

De toute évidence, la grève ne peut plus continuer. 80 000 enseignant-e-s en grève, ça veut dire beaucoup d'enfants desoeuvré-e-s. La menace du «chaos social» ne tient qu'à un fil. Le gouvernement impose une loi qui prive les enseignant-e-s de leurs droits civils pour les deux prochaines années. Il menace les éventuel-le-s dissident-e-s de représailles très lourdes. Elle écoute les détails de la loi à la radio, ferme le poste et reste longuement assise, le regard fixe, dans une pièce inondée de soleil. Elle pense et repense : les comptes à payer, les vacances non prises ; le confort et Beethoven. Elle pense au pouvoir de l'État et sent les mâchoires du fascisme lui mordre le cou. Elle s'habille et se rend à une grande réunion syndicale, au cœur de la ville.

La réunion est longue, étouffante, l'atmosphère enfumée. L'exécutif enjoint l'assemblée de ne pas fumer. Par contre, les membres de l'exécutif, eux, fument compulsivement et personne n'ose leur en faire la remarque. Le négociateur en chef a les yeux cernés et tristes, sa peau est grise de fatigue. Il veille jour et nuit, se rend à Québec pour rien. Les membres de l'exécutif se promènent de long en large dans la salle, s'arrêtant de temps à autre pour échanger quelques réflexions. Ils font semblant de ne pas trop remarquer l'attention qui se concentre sur eux. Dans sa tête, elle appelle ce genre de comportement «machisme syndical». Mike préside la réunion avec une telle équité que tout le monde en est fier. On a très conscience, ce soir-là, de la gravité du drame qui se joue. Au même moment, l'Assemblée nationale a achevé la dernière lecture de sa loi matraque honteuse. Des walk-man aux oreilles, achetés pour un tout autre usage, certains suivent la progression de la procédure législative à la radio ; on leur permet de prendre le micro quand bon leur semble. On propose à l'assemblée syndicale la motion suivante : défier la loi malgré les lourdes représailles. Suivent de nombreuses interventions : des pour, des contre. Elle écoute, tout en brochant une tapisserie pour le nouveau-né de ses ami-e-s de Brooklyn. Des collègues-femmes lui demandent de prendre la parole : en tant que féministe reconnue, elle devrait mentionner que la plupart des enseignants menacés de perdre leur job sont des enseignantes. Elle se renforce devant le regard critique de ses pairs, et se surprend elle-même de la passion et du mordant de ses propos... elle, la gréviste à contre-cœur. Plus tard, une imposante majorité vote en faveur du défi de la loi. C'est la première fois, depuis sa troisième année à l'école, qu'elle fait partie d'une majorité en délire. Cette nuit-là, elle n'arrive pas à dormir.

Pendant ces journées où les enseignants défient courageusement le pouvoir, il tombe une petite pluie fine qui gelé jusqu'aux os. Les lignes ouvertes et la presse crient leur indignation devant la nouvelle loi. Elles en appellent à la suprématie de la constitution. Le gouvernement, lui, en appelle à la suprématie de l'État. Les nationalistes les plus fervents bredouillent en public, coincés par leur peur d'affaiblir leurs propres rangs. Elle essaie de retrouver la passion qu'elle voulait tant transmettre à ses collègues peu de temps auparavant. Ses heures de piquetage terminées, elle rentre chez elle et se met au lit. Elle grelotte sous sa pile d'édredons pour le restant de la journée.

La maladie court sur la ligne de piquetage : gripes, diarrhées, laryngites. La psychologue du collège, elle, attrape une pneumonie. La mauvaise humeur règne et les retardataires ou les absent-e-s se font engueuler. Ça la soulage de savoir que personne, dans son département, n'a traversé la ligne de piquetage.

On convoque une réunion syndicale. L'autre syndicat, celui qui représente les trois-quarts de tous les enseignant-e-s subit des pressions de la part de son exécutif pour abandonner la grève. Les travailleurs et travailleuses du secteur hospitalier, qu'on avait massivement appuyé-e-s en novembre, votent contre la grève. Le Front commun s'effrite davantage. Elle est de plus en plus convaincue que les exécutifs syndicaux sont de connivence avec l'État ; pour tout ce joli monde, il s'agit d'une situation d'urgence nationale, et nationaliste. Elle vote pour la poursuite de la grève, même s'il faut qu'elle la fasse toute seule. Membre d'une minorité convaincue mais défaite, elle rentre chez elle et ne trouve pas le sommeil.

Première journée de retour au travail. Les profs se frayent un chemin jusqu'à la salle de réunion, dans une ambiance de carnaval animée par des élèves qui ont su profiter de longues et de turbulentes vacances. La réunion, elle, est marquée du sceau de la déprime, comme s'il y avait eu mort dans la famille. C'est humiliant d'être de retour au travail dans de telles circonstances, pense-t-elle. Elle a un goût amer dans la bouche. N'a-t-elle pas toujours dit que les syndicats sont de connivence avec l'État? N'a-t-elle pas sans cesse répété que l'État est l'ennemi du peuple ? Pourtant, l'histoire est venue lui tordre le bras, même à elle : bien sûr qu'elle a fait grève, bien sûr qu'elle a participé à une lutte collective. Elle sait que ces derniers temps, elle a beaucoup plus pensé à son organisateur syndical qu'à son mari. Même qu'elle en rêve.

Mike, un homme dont le sourire peut illuminer les plus

sombres couloirs, est fatigué et inconsolable. Elle a envie de le brasser en lui criant : «~~Ç~~ te l'avais bien dit ! C'est la faute de ton sentimentalisme libéral... le terrorisme de la ligne juste, c'est ça qui nous a trahi-e-s !» Elle jongle silencieusement dans sa tête. De sa voix la plus professionnelle, elle lui demande comment il prend ça le retour au travail.

Bravement, il énumère ses déceptions en citant les raisons objectives. Il s'arrête brusquement après un «je ne peux pas...», se couvre le visage et éclate en sanglots. De gros sanglots déchirants venus du plus creux de lui-même. Des sanglots qui vont bien au-delà des aléas de la politique. Des sanglots qui s'étouffent dès qu'on regarde autour de soi et qu'on se rend compte qu'on est seul.

Les collègues, avec leur merveilleux esprit de corps, le regardent, impuissants. Quelqu'un s'approche et lui touche le bras, mais il n'y a rien, vraiment rien, que les adultes sachent faire les uns pour les autres dans des moments pareils.

Elle, c'est une femme qui aime la tendresse et Haydn, les paysages bucoliques et le bon théâtre. Elle fouille dans son sac. y trouve un mouchoir brodé qu'elle lui donne. Elle entend sa propre voix, forte et assurée, lui dire qu'il a mené la bonne bataille, qu'il a fait de son mieux.

Mais dans son cœur, elle aimerait, oui, elle voudrait tant se familiariser avec les bombes, les fusils et les cocktails molotov. Elle veut se débarrasser de cette douceur un peu triviale, de ces débris de l'amour et de l'attente qui traînent comme de longues racines derrière les accidents tortueux du parcours politique. Elle sait, cependant, quelle ne peut se fier aux actes «héroïques». Elle rassemble ses papiers et se prépare à rejoindre ses étudiant-e-s. Elle va aller s'asseoir avec eux et elles pour discuter ensemble des moyens de survie à développer pour passer au travers des moments les plus durs d'une lutte qui est permanente. Elle espère qu'il va lui rester un peu de passion, ou tout au moins, qu'elle pourra leur léguer une capacité d'être sans merci

GRETA HOFMANN NEMIROFF
TRADUCTION : FRANCINE PELLETIER

TROIS PORTRAITS DE FEMMES

Un grand roman

HELEN YGLESIAS

Le diable au cœur

roman

Gail Godwin

Une mère et ses deux filles

roman

«Une mère et ses deux filles»
15,95\$

UNE HISTOIRE QUI POURRAIT ARRIVER À
Tous et toutes

belfond ACRPOLE
Presses de la Renaissance

Demandez nos catalogues
Edivresse (1983) inc
8382, St-Denis Montreal

**CROC,
LE MAGAZINE
QU'ON RIT!**